

DENIS LACHAUD

J'apprends l'hébreu

roman

ACTES SUD

à Philippe

A chaque problème sa solution.
A chaque robinet ouvert son débit d'eau.
A chaque trajectoire de A à Z son alphabet d'aventures.
Le film du monde entre en moi par mon œil droit.
Mon œil droit n'a rien de particulier. C'est un œil.
Il regarde le film du monde. Mon œil gauche, par
contre, regarde les hommes et les femmes compo-
ser l'humanité. Mon œil gauche est une oreille et
cette oreille écoute ce qui bruisse d'humain, ce qui
se cache derrière un sourire, un regard, une expres-
sion. J'entre par l'œil gauche à l'intérieur des hommes
et des femmes et je vois, c'est-à-dire j'écoute.
Voilà ce qu'il faut savoir sur mes yeux.
Pour comprendre.

Je progresse dans le couloir du métro berlinois car
je rentre à Prenzlauer Berg où nous habitons en-
core jusqu'à jeudi. Je longe un mur orange, croise
un couple, l'homme est grand, corps mince, œil
bleu glacier ; il parle à la femme tout en me regar-
dant approcher le long du mur. Je plonge en lui et
m'aperçois qu'il ment. Je le vois de même que je
l'entends. L'homme de ce couple ment à la femme
de ce couple. Ce qu'il lui dit en allemand au moment
de me croiser est un mensonge. Je le sais. menteur,

lui dis-je dans ma tête, sans m'arrêter. La femme tourne la tête vers moi sans raison apparente et c'est joli.

J'ai des tensions dans le cou.

Ça me prend quand je suis perturbé.

Aujourd'hui, c'est, je crois, notre prochain déménagement qui agite les aiguilles sur mes voyants.

J'avoue être souvent perturbé. J'ai appris à solutionner ce problème récurrent par des exercices physiques. Je tourne la tête en suivant les diagonales de mon champ de vision. Du nord-est au sud-ouest, dix allers-retours puis, du nord-ouest au sud-est, dix allers-retours aussi. En vingt mouvements je retrouve ma souplesse cervicale.

Au moment où je lève le menton vers le huitième coin, une goutte se détache du plafond du couloir du métro, et cette goutte tombe dans mon œil, mon œil droit, elle explose sur mon iris. Ma paupière se ferme mais trop tard. Le liquide a envahi mon œil, comme une goutte de vin l'eau.

C'est ainsi que tout commence. Une goutte s'arrache à un nuage, tombe sur la vieille ville de Berlin en République fédérale d'Allemagne, fait son chemin du trottoir au caniveau, dans le temps qui est celui de l'eau qui coule. Conduite par sa gravité, elle suit la voirie jusqu'aux égouts, progresse dans le noir parmi les rats peuplant les souterrains et, soudain, cette singulière goutte quitte le parcours de la logique, le courant principal qu'on nomme *mainstream* dans la langue anglaise, s'immisce dans une fissure, traverse les dessous de la ville, force son passage jusqu'au couloir où je marche et tombe à l'intérieur de mon œil ouvert. A partir de cet instant, les solutions s'éloignent, les robinets perdent connaissance de leur débit et l'alphabet sa chanson. J'ai dix-sept ans et ma trajectoire s'obscurcit.

Une porte s'ouvre à côté de moi, une porte secrète, dissimulée dans le mur orange du métro berlinois. A ma grande surprise, Robin, mon ami de lycée, apparaît et me réclame un autographe. Je lui demande comment il a eu connaissance de cette porte indétectable mais, lisant dans ses yeux que je viens de poser une question très embarrassante, j'efface tout et demande le plus légèrement possible pourquoi il veut un autographe. Il me dit alors que je suis Clint Eastwood, que je dois lui signer un autographe. Il me tend un stylo et le carnet dans lequel il recueille les signatures des personnalités. Je suis Clint Eastwood. Quelle bonne nouvelle. Je ne dis pas non. Qui dirait non à une telle solidité, une telle assurance... Mais je remets mon paraphe à plus tard car, derrière un pilier, mon petit frère complète avec un contrôleur de l'*U-Bahn*.

Quel âge a mon frère ?

Quel âge a-t-il vraiment ?

Il se dit encore si petit mais je vois qu'il est bien plus grand, bien plus imposant. J'en veux pour preuve l'attitude du contrôleur, un homme responsable qui n'est pas né de la dernière pluie. Cet homme, le contrôleur, parle à mon "petit frère" avec respect voire déférence, comme le sous-fifre à son supérieur hiérarchique. Je m'empare de mon dictaphone électronique, une petite merveille d'appareil qui me suit partout car je dois enregistrer les conversations et certains événements auxquels je suis mêlé à mon corps défendant. Il s'agit de mémoriser ce que les autres disent. Après, j'écoute attentivement l'enregistrement, plusieurs fois, et de ces mots dits je fais des mots écrits.

Longtemps j'ai réussi à me voiler la face. Puis un jour, la vérité s'est révélée à moi dans son âpre nudité : je

comprends de moins en moins ce que les autres me disent. Plutôt que de sombrer dans le désespoir, j'ai décidé de saisir le problème à bras-le-corps car j'avais trop mal ; on ne peut pas regarder ses amis, les garçons comme les filles, s'éloigner l'un après l'autre sans être envahi par la douleur de vivre. J'ai donc commencé à analyser la communication et j'ai observé ceci : on me pose souvent des questions dont je ne saisis pas le sens. Je pèse, je réfléchis, je me concentre, mais je ne comprends pas précisément le message contenu. Je comprends encore les questions qui commencent par *pourquoi*, *comment* ou *quand*, les mots qui me permettent de savoir dès le départ que j'ai affaire à une question. Pour les autres, c'est plus compliqué. J'entends encore le ton, ce ton interrogatif qui caractérise la question. Mais le sens m'échappe. J'ai aussi observé en écoutant les enregistrements que j'ai pris la fâcheuse habitude de répondre aux questions, même quand je n'ai rien compris. Je décide du sens que j'attribue à la question posée et j'y réponds. On imagine aisément qu'un décalage n'a pas manqué de se faire jour entre la réponse par moi prononcée et la réponse par l'autre attendue, d'où, selon toute logique, ma solitude croissante. J'ai cherché une solution et quand on cherche on trouve.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je comprenais encore parfaitement les mots écrits. Alors j'ai acheté le dictaphone qui me permet de transformer les mots dits en mots écrits, la pénombre orale en clarté sur papier. Je lis et relis les dialogues ainsi capturés par l'appareil, je les apprends par cœur même, histoire d'imprimer en moi la logique de leur enchaînement. Je ne désespère pas d'accéder à nouveau à la parole dans son évidence, telle que j'ai pu la connaître tout au long de mon enfance. Il

faut que je réfléchisse. Il faut que je comprenne ce qui m'arrive.

Je me sers aussi du dictaphone pour entendre ce que je n'aurais pas dû entendre, tel un espion. Aujourd'hui par exemple. Tout en me dissimulant à la vue derrière un épais pilier orange, je tends l'appareil en direction des deux conspirateurs que sont mon frère et le contrôleur de l'*U-Bahn*. Peine perdue car la tête enregistreuse manque de puissance pour s'immiscer.

Carnet en main, Robin me ramène à la réalité. Il s'impatiente. Donc je signe. Clint Eastwood. Colossale erreur, comme dirait l'officier nazi dont j'ai oublié le nom dans le film dont j'ai oublié le nom. Après la goutte dans l'œil, ça commence à faire beaucoup pour une seule journée. Une fois qu'on a signé, on ne peut plus échapper au contrat. J'ignore quel contrat Robin a dans la tête mais j'ai décidé de me méfier, de me méfier de Robin mon copain d'école. Qui sait si le Robin apparu dans le couloir orange est vraiment Robin, après tout ?

Mon frère est partout, mon frère à l'intérieur duquel jamais je n'entre, mon frère au regard fermé, impénétrable, mon frère qui me repousse en lisière depuis toujours, depuis qu'il a débarqué de la maternité et m'a repéré au sommet de la fratrie. Il est désormais partout, même dans les couloirs qui ne voient jamais la lumière naturelle.

La bonne nouvelle, c'est que je suis Clint Eastwood. J'ai une belle gueule, tout le monde souhaite croiser ma route sauf mes ennemis, qui me craignent. Ça tombe bien pour deux raisons. La première c'est que j'aime les westerns. La deuxième c'est que je

ne sais plus qui je suis. Il y a trop de voix autour qui troublent mon idée de moi depuis plusieurs mois. J'essaie de les bloquer car impossible de les enregistrer ; mais il faudra qu'on m'explique un jour comment on bloque une voix qui vous envoie des messages par la gauche et par la droite en même temps. Moi, personnellement, tout seul, sans aide ni soutien, je n'y arrive pas.

Si je pouvais vivre à l'intérieur du dictaphone, tout serait calme et paisible. Je pourrais apaiser mes angoisses, me reposer sur l'inéluctabilité de ce qui a été enregistré et se répète à chaque écoute. Las, on n'est pas au cinéma et le temps de la science-fiction n'est pas encore venu, contrairement à ce que tout le monde croyait dans les années 1960 en imaginant le début du XXI^e siècle.

Je suis debout en bordure du présent, fragile comme l'oisillon vacillant au bord du nid.

Je m'avance jusqu'aux machines qui mangent les tickets. Je glisse le mien dans la fente, la machine l'aspire comme le caméléon la mouche, puis le recrache par la bouche. Et j'entre vraiment dans le métro. Jusque-là je pouvais, si je le voulais, faire demi-tour et ressortir. Terminé. La machine a écrit son message sur le billet.

On se fait valider et c'est le début de la fin. Ça me serre les dents et me rappelle la mort de mon grand-père suisse voici quelques semaines, un homme que j'aurai peu connu, peu côtoyé et qui aura été expédié dans l'éternité sans qu'on daigne m'inviter à le saluer. Quelle famille, vraiment, quelle famille.

Mon frère a disparu. Le contrôleur son complice aussi. Je m'attends à tout sous cette terre. Je m'attends

à rien aussi. Et j'arrive sur le quai. Aucun changement jusqu'à Senefelderplatz. Je suis sur les rails en quelque sorte, si je puis dire. Un train sort du boyau. Heureusement, je suis Clint Eastwood. Ça m'aide à envisager la suite.